NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

109 Nº 2 1987

L'individuation des êtres. À propos d'un livre récent

Marc LECLERC (s.j.)

p. 266 - 268

https://www.nrt.be/es/articulos/l-individuation-des-etres-a-propos-d-un-livre-recent-288

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'individuation des êtres

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT*

A propos du problème-clé de l'individuation des êtres, l'ouvrage pénétrant de Philippe Caspar renouvelle en profondeur le dialogue séculaire entre les sciences et la métaphysique. Alliant très heureusement une démarche historique, centrée sur quelques grands moments de la pensée occidentale, et une démarche spéculative qui met en lumière les enjeux majeurs de chacun de ces moments dans leur interaction, l'auteur propose une voie originale pour dépasser le «dialogue de sourds» dans lequel scientifiques et philosophes se sont trop longtemps enfermés. Le ressort de son argumentation consiste en une subtile «dynamique des apories», qui montre comment le noyau d'inintelligibilité, secrètement — mais inévitablement — présent au cœur de chacune des démarches envisagées, ne peut qu'engendrer l'exigence d'un dépassement au sein d'une autre démarche, largement antithétique par rapport aux précédentes, et qui se révélera également aporétique.

C'est ainsi que, dans l'œuvre d'Aristote, l'imbrication inextricable entre le plan biologique et le plan métaphysique, témoignant d'une pensée encore unifiée mais insuffisamment critique, où l'autonomie non réalisée des disciplines ne peut qu'engendrer la confusion, devient la source d'une série d'apories dans la définition de l'individu, tant du point de vue proprement biologique que du point de vue métaphysique.

En contrepoint, on voit se développer, avec l'immunologie contemporaine, une science rigoureuse qui entend se prémunir soigneusement de toute «contamination» métaphysique; mais le concept d'individu qui en émerge, certes bien éloigné du concept aristotélicien, se révèle aporétique lui aussi, si l'on entend le définir par la science seule.

Aussi est-ce en toute logique que l'auteur envisage à ce moment la démarche symétriquement inverse de Leibniz, s'efforçant de définir l'individu par la seul force de la métaphysique; mais cette

---

* Ph. CASPAR, *L'individuation des êtres. Aristote, Leibniz et l'immunologie contemporaine,* coll. Le Sycomore, série Horizon, 13, Paris, Lethielleux; Namur, Culture et Vérité, 1985, 318 p., 190 FF.

tentative véritablement exemplaire du philosophe de Hanovre, moment crucial du devenir de la pensée européenne, fait éclater avec plus d'évidence encore son insurmontable aporie, comme il résulte de la confrontation des dernières œuvres de Leibniz[1].

Nous sommes donc à la croisée des chemins: l'unité originaire, mais sans distinction suffisante, de la pensée aristotélicienne, n'a pas permis de donner une explication satisfaisante de l'individuation; la science seule, déconnectée de toute métaphysique, ne permet pas davantage de cerner l'individu dans son irréductible originalité, mais elle renvoie au contraire, et «de toute sa force», pourrait-on dire, à l'impérieuse nécessité d'une approche métaphysique de cette question; mais finalement la métaphysique elle-même, déconnectée de tout contact avec l'expérience, ne peut qu'avouer son impuissance, au sommet de l'édifice leibnizien, à penser la réalité d'une substance composée.

Restera-t-on dès lors sur un constat d'échec? Certes non. Bien au contraire, ces apories successives manifestent la nécessité vitale, pour la pensée contemporaine, d'articuler sur nouveaux frais rationalité scientifique et rationalité métaphysique. *Articuler,* véritablement: non pas confondre les plans, ni réduire finalement l'une à l'autre comme dans les tentatives antithétiques de Comte et de Hegel; non pas juxtaposer, non plus, comme c'est le cas chez Kant ou Leibniz. C'est dire qu'une interaction et une fécondation mutuelle entre ces disciplines s'impose avec toujours plus de force; et le lieu privilégié d'une telle confrontation, c'est une nouvelle philosophie de la nature qui tienne compte tant de l'immense apport des sciences expérimentales et, selon l'expression de Philippe Caspar, du «contact privilégié avec le réel» que leur confère l'expérimentation, que de l'indispensable enracinement ontologique, qui est du ressort de la métaphysique. Car la science touche bien des êtres réels, non en tant qu'êtres, mais en tant que leur existence même leur donne d'être objets d'observation et d'expérience[2].

---

1. Dans la *Monadologie* (1714) comme dans les *Principes de la Nature et de la Grâce* (même année), toute la réalité du monde se réduit à l'harmonie idéale et éternelle des monades, tandis que les composés ne sont que des agrégats évanescents; par contre, dans les dernières années de la *Correspondance avec Des Bosses* (1712-1716), l'inévitable réalité des substances composées oblige Leibniz à émettre l'étonnante hypothèse du «vinculum substantiale»; cf. M. BLONDEL, *Une énigme historique: le «Vinculum Substantiale» d'après Leibniz et l'ébauche d'un réalisme supérieur,* Paris, Beauchesne, 1930.

2. C'est ainsi que la biologie contemporaine, sur le sujet qui nous occupe, peut montrer en tout rigueur que l'individuation des êtres vivants - laquelle

Mais comment fonder une telle philosophie de la nature? Résultant de la nécessaire confrontation entre science et métaphysique, quel peut bien être son lieu propre, si l'on veut éviter toute réduction ou tout mélange hybride? La démarche de Philippe Caspar, vigoureuse et audacieuse, n'est pas une démarche critique comme celle de Gaston Isaye, par exemple[3]; profondément respectueuse du réel, elle procède plutôt par intuitions fulgurantes, qui demanderont encore du temps pour être thématisées autant qu'elles peuvent l'être. L'intuition présente est qu'à la racine de la science et de la métaphysique, il y a une perception originaire de la *beauté* ineffable de toute chose; de sorte qu'une esthétique fondamentale permettrait de saisir en vérité le lieu de la confrontation entre sciences et métaphysique. En effet, la beauté n'est-elle pas «l'épiphanie de l'inobservable au cœur même de l'observable»?

Mais le Beau, compris comme un transcendantal, est convertible avec l'Être, l'Un, le Bien et le Vrai; ne sommes-nous donc pas encore, d'une certaine manière, en métaphysique? Nous arrivons ici dans l'inexprimé du livre, et peut-être dans l'ineffable. La dynamique des apories, en effet, ne doit-elle pas rebondir jusqu'au cœur de la confrontation ultime? L'intelligence renouvelée des rapports entre la métaphysique et les sciences ne comporte-t-elle pas, elle aussi, un «noyau d'inintelligibilité» — qui pourrait bien se retrouver au cœur le plus profond de toute grande œuvre de l'esprit, empêchant à jamais la pensée humaine de se clore sur elle-même, mais susceptible au contraire, dans l'acceptation sereine de la *limite* inévitable, de l'ouvrir à une transcendance qui échappe à ses prises? Toutes ces questions nous paraissent sous-jacentes à la dernière partie du livre et aux perspectives ouvertes pour finir; grâce à Dieu, ces perspectives sont justement infinies, et la folle prétention de les dominer conceptuellement ne peut que céder le pas à l'émerveillement devant l'inépuisable mystère de l'être.

B-1150 Bruxelles Marc LECLERC, S.J.
Rue du Collège Saint-Michel, 60

---

s'approfondit considérablement au cours de l'évolution — commence, pour les êtres sexués, avec leur conception: la fusion des gamètes parentaux engendre un nouvel individu parfaitement défini. Mais le statut et la réalité profonde de cette individuation relèvent d'une philosophie de la nature.

3. G. ISAYE, *L'affirmation de l'être et les sciences positives.* Textes présentés par M. LECLERC, S.J., Paris, Lethielleux; Namur, Culture et Vérité, 1987 (sous presse).